

Atelier : La poésie lyrique médiévale

I- La déclaration amoureuse

1- Corpus

a- GACE BRULÉ : « QUANT JE VOI LE DOUZ TENS VENIR » (fin XII^e-début XIII^e siècle)

5	Quant je voi le douz tens venir, Que faut nois et gelee, Et j'oi ces oisillons tentir El bois soz la ramee, Lors me fet ma dame sentir Un mal dont ja ne qier garir, Ne ja n'en avrai mee Entres q'il li viengne a plaisir Qu'el m'ait joie donee.	Quand je vois venir le printemps, que fondent neige et gelée, et que j'entends chanter les oisillons dans le bois sous la ramure, alors ma dame me fait ressentir un mal dont je ne cherche pas à guérir, et jamais je n'aurai de médecin jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'accorder la joie.
10	Ha, Dex, car mi fetes rnorir, Quant n'ai ce qui m'agree. Mort, pren moi, plus nel puis sosfrir Ne l'ai je esgardee. Encor vueil je qu'a son plesir	Ha! Dieu, faites-moi donc mourir, puisque je n'ai pas ce qui me plaît. Mort, prends-moi, je ne puis plus supporter de ne pas l'avoir vue. Mais j'accepte qu'à son gré
15	Mi face ma dame languir Se ma mort a juree; Mors sui, s'ensi se veut tenir Que longuement me hee.	ma dame me fasse languir, si elle a juré ma mort. Je suis mort, si elle veut continuer à me haïr longtemps.
20	Douce dame, or vous voil proier Que de rien que je die Ne vous daigniez ja corrocier, Més tenez a folie. Par biau senblant sanz otroier Me poez ma vie aloignier,	Douce dame, je veux maintenant vous prier que d'aucune de mes paroles vous ne daigniez vous courroucer, mais prenez-les pour folie. Par un bon accueil, sans rien accorder vous pouvez prolonger ma vie,
25	Si ne m'ocirroiz mie : N'avez honor ou guerroier Ce dont estes saisie.	et vous ne me tuerez pas: vous n'avez aucune gloire à combattre ce que vous possédez.

Anthologie de la poésie lyrique des XII^e et XIII^e siècles, éd. bilingue de J. Dufournet, Paris, Gallimard, 1989, p. 135.

b- GUILLAUME DE MACHAUT : « JE NE ME PUIS SAOULER » (1362-1365)

Chanson baladee

Je ne me puis saouler
De penser, d'ymaginer
Que je ferai

Chanson balladée [de l'amant]

[Refrain]
Je ne puis me rassasier
De rêver ni de m'imaginer
Ce que je ferai

- 1064 Ne quel maniere j'aray,
Quant le vis cler
De ma dame qui n'a per
Premiers verrai.
- 1068 Certains sui que prins serai
Si fort que je ne sarai
A li parler,
Et que sans froit tremblerai
- 1072 Et sans chaleur suerai
Et souspirer
Me faurra et recoper
Mes souspirs pour moy celer;
- 1076 La n'oseray
Mot sonner; pour cen lairai
Amours ouvrer,
Qui scet comment sans fausser
- 1080 L'aim de cuer vray.

Ni quelle attitude j'aurai
Quand je verrai pour la première fois
Le visage clair de ma dame
Qui n'a son pareil.

1. Je suis certain que je serai saisi
Si fort que je ne saurai
Avec elle parler,
Et que sans qu'il fasse froid je tremblerai
Et sans qu'il fasse chaud je suerai;
Et il me faudra
Soupirer et étouffer
Mes soupirs pour dissimuler mon désarroi;
Alors je n'oserai
Articuler un mot; c'est pourquoi je laisserai
Amour œuvrer,
Qui sait combien sans hypocrisie
Je l'aime d'un cœur sincère.

Je ne me puis saouler, etc.

- Je ne puis me rassasier ..

- Hé! Dieus! comment porterai
Le tresdoulz amoureux rai
Dou regarder
- 1084 De ses doulz yeulz, je ne sai,
Quar assez a porter hai
Des maulz d'amer :
- 1088 Vers eulz ne porray durer,
Et pour telz cops endurer
Flebe me sai ;
S'Espoirs, qui scet mon esmai,
Resconforter
- 1092 Ne me vient, sans arrester
Me partirai.

2. Hé Dieu! Comment je supporterai
Le très doux rai
Du regard amoureux
De ses doux yeux, je ne sais,
Car j'ai à supporter nombre
Parmi les maux d'amour :
En face d'eux je ne pourrai subsister,
Et pour soutenir de tels chocs
Je me sais faible;
Si Espoir, qui connaît mon trouble,
Ne me vient
Réconforter, sans attendre
Je m'enfuirai.

Je ne me puis saouler, etc.

- Je ne puis me rassasier ...

- Et nonpourquant trop m'esmai,
Quar je me deliterai
- 1096 En remirer
Son doulz vis riant et gai,
Trop plus doulz que rose en mai
A odorer;
- 1100 Et se je puis esperer
Qu'elle me daignast amer,
Je oublierai
Tous maulz : ainsi garirai
- 1104 Nés dou penser,
Si ne doi pas tant doubter
Les maulz que trai.

3. Et pourtant, non, je me trouble trop,
Car je me délecterai
À contempler
Son doux visage riant et gai,
Bien plus doux que le parfum
De la rose en mai ;
Et si je puis espérer
Qu'elle daigne m'aimer,
J'oublierai
Tous les maux: je guérirai ainsi
Rien que d'y penser,
Et je n'ai pas de raisons de tant redouter
Les maux que je traîne avec moi.

Je ne me puis saouler, etc.

- Je ne puis me rassasier ...

Guillaume de Machaut, *Le Livre du Voir Dit*, éd. bilingue de P. Imbs revue par J. Cerquiglini-Toulet, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres Gothiques », 1999.

c- VILLON : « BALLADE À S'AMIE » (1461)

BALLADE [DE VILLON A S' AMYE]

- Fausse beauté qui tant me couste chier.
Rude en effect, ypocrite douleur,
944 Amour dure plus que fer a macher,
Nommer que puis, de ma deffaçon seur,
Cherme felon, la mort d'un povre cueur,
Orgueil mussé qui gens met au mourir,
948 Yeulx sans pitié, ne veult droit de rigueur,
Sans empirer, ung povre secourir ?
- Mieulx m'eust valu avoir esté serchier
Ailleurs secours, ceust esté mon honneur.
952 Riens ne m' eust sceu hors de ce fait hacher,
Trocter m'en fault en fuyte et deshonneur.
Haro, haro, le grant et le mineur !
Et qu'esse cy? Mouray sans coup ferir ?
956 Ou Pictié veult, selon ceste teneur,
Sans empirer, ung povre secourir?
- Ung temps viendra qui fera dessechier,
Jaunyr, flectrir vostre espanye fleur.
960 Je m'en reisse, se tant peusse macher
Lors. Mais, nennil ! Ce seroit dont folleur :
Viel je seray, vous laide, sans couleur.
Or buvez fort, tant que ru peult courir!
964 Ne donnez pas a tous ceste douleur,
Sans empirer, ung povre secourir !
- Prince amoureux, des amans le greigneur,
Vostre mal gré ne vouldroye encourir,
968 Mais tout franc cueur doit, par Nostre Seigneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

BALLADE [DE VILLON A SON AMIE]

- Perfide beauté qui me coûte si cher,
rude en fait, douleur hypocrite,
amour plus dur que le fer sous la dent,
que je peux nommer, sûr de ma ruine,
charme traître, mort d'un pauvre cœur,
orgueil caché qui fait mourir les gens,
yeux sans pitié, la rigueur même n'exige-t-elle pas de
secourir un malheureux au lieu de l'accabler ?
- j'aurais mieux fait de demander secours
ailleurs, c'eût été à mon honneur.
Rien n'aurait pu me détourner de cet amour,
et voilà que je dois m'enfuir honteusement.
À l'aide, à l'aide, petite et grande!
Et quoi donc ? Mourrai-je sans coup férir ?
Ou Pitié veut-elle écouter le refrain et
secourir un malheureux au lieu de l'accabler?
- Un jour viendra qui fera dessécher,
jaunir et flétrir votre fleur épanouie.
Je rirais alors de vous, si j'avais encore
mes dents. Mais non, ce serait agir en fou:
Je serai vieux, vous laide et sans couleur.
Buvez donc sec, tant que coule le ruisseau!
Ne faites pas souffrir tout le monde, pensez à
Secourir un malheureux au lieu de l'accabler!
- Prince amoureux, le plus grand de tous les amants,
Je ne. voudrais encourir votre disgrâce,
Mais tout noble cœur doit, au nom de Dieu,
secourir un malheureux au lieu de l'accabler.

François Villon, *Le Testament*, édition bilingue de J. C. Mühlethaler, Paris, Champion Classiques, 2004

d- RONSARD : « MIGNONNE, ALLONS VOIR SI LA ROSE »

À Cassandre

- 1 Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
5 Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.
- Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautés laissé choir !
10 Ô vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
15 En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Pierre de Ronsard, *Quatre Premiers Livres des Odes*, 1550 (orthographe modernisée), éd. P. Laumonier, Didier, Paris, 1963.

e- VICTOR HUGO : « MON ÂME A PLUS DE FEU ... »

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

5 Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
10 Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
- Passez! passez toujours! je n'ai plus à vieillir;
15 Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
20 Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

1^{er} janvier 1835, minuit et demi

Victor Hugo, *Les Chants du crépuscule*, 1835

f- ROBERT DESNOS : « NON, L'AMOUR N'EST PAS MORT »

Non, l'amour n'est pas mort en ce cœur et ces yeux et cette bouche qui proclamait ses funérailles commencées.
Écoutez, j'en ai assez du pittoresque et des couleurs et du charme,
J'aime l'amour, sa tendresse et sa cruauté,
Mon amour n'a qu'un seul nom, qu'une seule forme,
5 Tout passe, Des bouches se collent à cette bouche.
Mon amour n'a qu'un nom, qu'une forme.
Et si quelque jour tu t'en souviens
Ô toi, forme et nom de mon amour,
Un jour sur la mer entre l'Amérique et l'Europe,
10 À l'heure où le rayon final du soleil se réverbère sur la surface ondulée des vagues, ou bien une nuit d'orage sous
un arbre dans la campagne, ou dans une rapide automobile,
Un matin de printemps boulevard Malesherbes,
Un jour de pluie,

- À l'aube avant de te coucher,
 15 Dis-toi, je l'ordonne à ton fantôme familial, que je fus seul à t'aimer davantage et qu'il est dommage que tu ne l'aies pas connu,
 Dis-toi qu'il ne faut pas regretter les choses : Ronsard avant moi et Baudelaire ont chanté le regret des vieilles et des mortes qui méprisèrent le plus pur amour.
 Toi, quand tu seras morte,
 20 Tu seras belle et toujours désirable,
 Je serai mort déjà, enclos tout entier en ton corps immortel, en ton image étonnante présente à jamais parmi les merveilles perpétuelles de la vie et de l'éternité, mais si je vis
 Ta voix et son accent, ton regard et ses rayons,
 L'odeur de toi et celle de tes cheveux et beaucoup d'autres choses encore vivront en moi,
 25 En moi qui ne suis ni Ronsard ni Baudelaire,
 Moi qui suis Robert Desnos et qui, pour t'avoir connue et aimée,
 Les vaux bien,
 Moi qui suis Robert Desnos, pour t'aimer
 Et qui ne veux pas attacher d'autre réputation à ma mémoire sur la terre méprisable.

Robert Desnos, *Corps et biens*, éd. Gallimard, 1930.

2- Documents complémentaires

a- GUILLAUME DE MACHAUT : LA PREMIÈRE RENCONTRE

Rapidement je vins en sa présence. Quand je vis son maintien, sa manière d'être, son bel accueil, son doux visage et ses yeux riants, son teint blanc et vermeil, son corps gracieux, merveilleusement allongé, droit, élancé, plaisant à l'œil, aimable et bien proportionné; quand ensuite j'entendis sa douce parole, si naturelle, si mesurée de ton, me disant: «Mon doux ami, avancez-vous, parlez avec moi! Soyez le très bienvenu! Vous vous êtes longtemps abstenu de me rendre visite, de venir me voir : venez vous asseoir ici, près de moi !»; et quand elle saisit ma main de sa main bien plus blanche que neige sur le rameau, et qu'elle m'eut salué du nom d'ami, mon cœur changea si fort son rythme que je ne savais ni lui parler ni où je me trouvais tellement j'étais interdit et plus figé qu'une bête ; et je sentais un froid mêlé de chaleur qui faisait trembler et suer mon corps et pâlir mon teint.

Le Livre de Voir Dit, éd. cit., v. 1908-1935.

b- GUILLAUME DE MACHAUT : LE NOM DES AMANTS

	<i>Rondel, et y a chant</i>	<i>Rondeau, avec chant</i>
	Dix [et] sept, .V., XIII., XIII. et quinze	Dix-sept, cinq, treize, quatorze et quinze
6264	M'a doucement de bien amer espris ;	M'a doucement enflammé d'un bon amour,
	Pris ha en moi une amoureuse prise	Elle a en moi pris une amoureuse prise,
	X. [et] .VII., .V., XIII., XIII. et quinze.	Dix-sept, cinq, treize, quatorze et quinze.
	[P]our sa bonté, que chascuns loe et prise,	Pour sa valeur que chacun loue et apprécie
6268	Et sa biauté, qui sur toutes ont pris,	Et sa beauté, qui toutes deux l'emportent sur toutes les autres.
	X. [et] .VII., .V., XIII., XIII. et quinze	Dix-sept, cinq, treize, quatorze et quinze
	M'a doucement de bien amer espris.	M'a doucement enflammé d'un bon amour.
	Or est raison que je vous die	À présent il convient que je vous dise le nom de ma dame
	Le nom de ma dame jolie	plaisante et celui de moi-même, qui ai fait ce dit dénommé <i>Le</i>

- 8988 Et le mien qui ai fait ce dit
Que l'en appelle *Le Voir Dit*.
Et se au savoir volés entendre,
En la fin de ce livre prendre
- 8992 Vous couvenra le ver .IXe.
Et puis .VIII. lettres de l'uittime
Qui sont droit au commencement:
La verrés nos noms clerement. [...]
- 9000 Que je ne desire, par m'ame,
Pour li changier nulle autre fame.
Ma dame le savra de vrai [...].
- Dit véridique.* Or si vous désirez le savoir il vous faudra prendre le neuvième vers à partir de la fin de ce livre, en ajoutant huit lettres du début du huitième vers. C'est alors que vous verrez nos noms en toute clarté. [...]
- [...] par mon âme, je ne désire l'échanger contre nulle autre femme. Ma dame le saura sans erreur.

c- VILLON : STROPHES PRÉCÉDANT LA BALLADE (XC, XCII, XCIII)

- | | |
|--|--|
| <p>912 Elle aymeroit mieulx aultre chose,
Combien qu'elle ait assés monnoye...
Quoy ? Une grant bourse de soye,
Plaine d'escuz, profonde et large. [...]</p> <p>928 Car onques n'y peulz acquester
D'amours une seule estincelle
- Je ne sçay s'a tous si rebelle
A esté, ce m'est grant esmoy,</p> <p>932 Mais, par sainte Marie la belle,
Je n'y voy que rire pour moy -,

Ceste ballade luy envoie
Qui se terminera tout par erre.</p> <p>936 Qui luy portera ? Que je voye...
Ce sera Pernet de la Barre,
Pourveu, s'il rencontre en son erre
Ma damoiselle au nez tortu,</p> <p>940 Il luy dira, sans plus enquerre :
« Triste paillarde, dont viens tu ? »</p> | <p>Item, à mon amour, à ma rose adorée,
Je ne lui laisse ni cœur ni foie.
Elle préfèrerait avoir autre chose,
Bien qu'elle ait assez d'argent...
Quoi donc ? Une grande bourse de soie,
Remplie d'écus, profonde et large. [...]</p> <p>Malgré cela, pour payer mes dettes
À Amour, bien plus qu'à elle,
Car jamais je n'ai pu en obtenir
Une seule étincelle d'amour
- j'ignore si elle a été aussi rebelle
À tous, et m'en voilà bien en peine,
Mais, par la sainte Vierge,
Je ne peux qu'en rire-,

Je lui envoie cette ballade
Qui se termine entièrement par R.
Qui la lui portera ? Voyons donc...
Ce sera Perrenet de la Barre,
À condition, s'il rencontre sur son chemin
Ma demoiselle au nez tordu,
Qu'il lui dise, sans hésiter :
« Triste salope, d'où sors-tu ? »</p> |
|--|--|

II- Le passage du temps

1- Corpus

a- EUSTACHE DESCHAMPS : « CHACUNS PARLE DE CHEVANCE ACQUERIR » (2^{ème} moitié du XIV^e siècle)

BALADE

Chacuns parle de chevance acquerir,
D'avoir estat, puissance et renommée,
Qu'om se voye de pluseurs requerir,

Chacun souhaite acquerir des biens,
avoir une position importante, la puissance et la renommée,
recevoir de nombreuses requêtes,

- | | |
|---|---|
| <p>5 Qu'om ait honour qui tant est desirée :
C'est tout triboul et labour de pensee;
Je ne veuil rien au cuer qui me desplaie,
Mais en passant de journée en journée,
Il me souffist que je soye bien aise.</p> | <p>obtenir des honneurs, qui sont objets de tant de désirs :
tout cela n'est que tourment et peine pour l'esprit ;
je veux rien en mon cœur qui me déplaie,
mais, passant de jour en jour,
je me contente d'être heureux.</p> |
| <p>10 Des faiz de nul ne vueil ja enquerir,
Ne d'autruy biens avoir la teste emflée,
Ne moy tuer pour terre conquerir;
Si riche n'est qui ait que sa ventrée!
Pour sens avoir ne vueil langue dorée,
Ne pour honeur tant souffrir de rnesaise ;</p> | <p>Je ne veux m'informer des actions de personne,
ni avoir la tête remplie des qualités d'autrui,
ni me tuer pour conquérir des terres.
Si riche qu'on soit, on n'a que ce qu'on peut manger !
Pour paraître sensé je ne veux pas employer un langage trompeur,
ni pour obtenir des honneurs endurer tant de chagrins ;</p> |
| <p>15 Tous telz estas n'est que vent et fumée:
Il me souffist que je soye bien aise.</p> | <p>toutes ces choses ne sont que vent et fumée :
je me contente d'être heureux.</p> |
| <p>20 Ne sçay je bien qu'il fault chascun mourir?
Sanz espargnier personne qui soit née,
Nature fait tout homme a mort courir ;
C'est sanz rapel, par sentence ordonnée,
Pour quoy est donc vie desordonnee,
Pour acquerir la chevance mauvaise ?
Fy de l'avoir et richesse ermurée !
Il me souffist que je soye bien aise.</p> | <p>Ne sais-je pas bien que chacun doit mourir ?
Sans épargner personne,
Nature fait courir tout homme à la mort ;
c'est une sentence irrévocable.
Pourquoi donc mettre sa vie en désordre
pour acquérir de mauvais biens ?
Je fais fi de la fortune et de la richesse entourée de murs !
Je me contente d'être heureux.</p> |

L'ENVOY

- | | |
|---|--|
| <p>25 Prince, on se doit en ce monde esjouir,
Garder la loy, a Dieu faire plaisir,
Sanz convoiter ne faire euvre punaise,
Qu'om face bien, et se doit on tenir
A ce qu'om a, et pour vray soustenir :</p> | <p>Prince, on doit en ce monde se réjouir,
respecter la loi, faire plaisir à Dieu,
sans rien convoiter ni faire une mauvais action ;
pour faire ce qui est bien, il faut s'en tenir
à ce qu'on a et se maintenir en l'état :</p> |
| <p>30 Il me souffist que je soye bien aise.</p> | <p>je me contente d'être heureux.</p> |

Poètes et romanciers du Moyen Âge, éd. A. Pauphilet, Paris, Gallimard, 1952, p. 981.

b - CHARLES D'ORLÉANS : « LE MONDE EST ENNUYÉ DE MOI » (1^{ère} moitié du XV^e siècle)

(Orthographe modernisée)

- | | |
|---|--|
| <p>Le monde est ennuyé de moy,
Et moy pareillement de lui;
Je ne congnois rien au jour d'ui
Dont il me chaille¹ que bien poy².</p> | <p>Le monde est ennuyé de moi,
Et moi pareillement de lui;
Je ne connais rien aujourd'hui
Dont il me chaille que bien poi.</p> |
| <p>5 Dont quanque³ devant mes yeulx voy,
Puis⁴ nommer anuy sur anuy;
Le monde est ennuyé de moy,
Et moy pareillement de lui.</p> | <p>Dont quanque devant mes yeux vois,
Puis nommer ennui sur ennui;
Le monde est ennuyé de moi,
Et moi pareillement de lui.</p> |
| <p>10 Cherement se vent bonne foy,
A bon marché n'en a nulluy⁵ ;
Et pour ce, se je sui cellui
Qui m'en plains, j'ay raison pour quoy⁶ :</p> | <p>Chèrement se vent bonne foi,
À bon marché n'en a nullui ;
Et pour ce, si je suis celui
Qui m'en plains, j'ai raison pour quoi :</p> |

¹ Subjonctif de *chaloir* : « se soucier de ».

² Poy : « peu ».

³ « Donc tout ce que ».

⁴ « Je peux ».

⁵ « À bon marché il n'y en a pour personne ».

Le monde est ennuyé de moy.

Le monde est ennuyé de moi.

Charles d'Orléans, Rondeau XIX, *Poètes et romanciers du Moyen Âge*, éd. A. Pauphilet, Paris, Gallimard, 1952, p. 1099.

c – FRANÇOIS VILLON : « BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS » (1461)

BALLADE [DES DAMES DU TEMPS JADIS]	BALLADE [DES DAMES DU TEMPS PASSÉ]
332 Dictes moy ou n'en quel pays Est Flora ⁷ , la belle Romaine, Archipiadés ne Thaïs Qui fut sa cousine germaine, Echo parlant quant bruyt on maine Dessus riviere ou sus estan, Qui beaulté or trop plus qu'umaine. 336 Mais ou sont les neiges d'anten ?	Dites-moi où, en quel pays, est Flora, la belle Romaine, Alcibiade et Thaïs qui fut sa cousine germaine, Écho qui parle quand on fait du bruit sur une rivière ou sur un étang, et dont la beauté fut bien plus qu'humaine? Où sont donc les neiges de cet hiver?
340 Ou est la tressaige Esloÿs, Pour qui chastrés [fut] et puis moyne Piere Esbaillart a Saint Denys? Pour son amour eust ceste essoyne. Semblablement, ou est la royne Qui commanda que Buriden Fust gecté en ung sac enSaine ? 344 Mais ou sont les neiges d' anten ?	Où est la si raisonnable Héloïse pour qui Pierre Abélard fut châtré et puis moine à Saint-Denis ? Par amour, il connut un tel malheur. De même, où est la reine qui fit mettre Buridan dans un sac pour le jeter à la Seine? Où sont donc les neiges de cet hiver?
348 La royne blanche comme liz, Qui chantoit a voix de seraine, Berte au plat pié, Bietrix, Aliz ⁸ , Haranburgis qui tint le Maine, Et Jehanne la bonne Lorraine Qu' Engloys brulerent a Rouen, Ou sont ilz, ou, Vierge souveraine ? 352 Mais ou sont les neiges d'anten ?	La reine aussi blanche que le lys, qui chantait d'une voix de sirène Berthe au pied d'oie, Béatrice, Alice Erembourg, maîtresse du Maine, et Jeanne la vaillante Lorraine que les Anglais brûlèrent à Rouen où sont-elles, où, Vierge souveraine ? Où sont donc les neiges de cet hiver?
356 Prince, n'enquerrez de sepmaine Ou elles sont, ne de cest an, Qu'a ce reffraing ne vous remaine: Mais ou sont les neiges d' anten ?	Prince, vous ne demanderez pas où elles sont, pendant une semaine, pendant une année, sans que je ne vous ramène à ce refrain : où sont donc les neige de cet hiver ?

François Villon, *Le Testament*, édition bilingue de J. C. Mühlethaler, Paris, Champion Classiques, 2004.

d- DU BELLAY : « NOUVEAU VENU QUI CHERCHES ROME EN ROME » (1558)

- 1 Nouveau venu qui cherches Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.
- 5 Vois quel orgueil, quelle ruine, et comme
Celle qui mit le monde sous ses lois,

⁶ « j'ai des raisons pour le faire ».

⁷ Célèbre courtisane romaine, évoquée par Plutarque.

⁸ Trois héroïnes de chansons de geste.

Pour dompter tout, se dompta quelquefois⁹,
Et devint proie au temps¹⁰, qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
10 Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tibre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome. Ô mondaine inconstance !
Ce qui est ferme est par le temps détruit,
Et ce qui fuit au temps fait résistance.

Joachim du Bellay, *Les Antiquités de Rome*, sonnet 3 (orthographe modernisée), Genève, Droz, 1979.

e - LAMARTINE : « LE VALLON », v. 1-28

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

5 Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
10 Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour ;
15 Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
20 Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
À n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

25 J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité. [...]

Alphonse de Lamartine, *Méditations poétiques*, 1820

⁹ Quelquefois : « autrefois ».

¹⁰ Proie du temps.

f - APOLLINAIRE : « ZONE », v. 1-24

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

- 5 La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X¹¹

- 10 Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

- 15 J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
20 Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont- Thiéville et l'avenue des Ternes. [...]

Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913.

2- Documents complémentaires

a- EUSTACHE DESCHAMPS : « UN BANQUET »

BALADE

- Tristes, pensis, mas et mornes estoye
Par mesdisance et rappors de faulx dis
A une court royal où je dinoye,
Où pluseurs gens furent a table assis;
5 Maiz oncques mais tant de nices ne vis
Que ceulx firent que l'en veoit mengier.
D'eulx regarder fu de joye ravis:
Oncques ne vis gens ainsi requignier.

- Li uns sembloit truie enmi une voye,
10 Tant mouvait fort ses baulifres toudiz ;
L'autre faisoit de ses dens une soye,
L'autre mouvoit le front et les sourcis ;
L'un requignoit, l'autre torcoit son vis,
L'autre faisoit sa barbe baloier,
15 L'un fait le veel, l'autre fait la brebis:

J'étais triste, pensif, affligé et morne,
à cause de la médisance et des dénonciations calomnieuses,
à une cour royale où je dînais
et où plusieurs personnes étaient attablées.
Mais jamais je ne vis faire tant de rictus
qu'en firent ceux que l'on voyait manger.
En les regardant je fus transporté de joie :
jamais je ne vis des gens grimacer ainsi.

L'un ressemblait à une truie au milieu d'une route,
tant il remuait ses lèvres ;
l'autre faisait de ses dents une scie,
un autre encore bougeait le front et les sourcils ;
l'un grimaçait, l'autre tordait son visage,
un autre déployait sa barbe ;
l'un fait le veau, l'autre fait la brebis :

¹¹ En mai 1911, le pape avait béni l'aviateur Beaumont, qui avait survolé la place Saint-Pierre.

Oncques ne vis gens ainsi requignier.

jamais je ne vis des gens grimacer ainsi.

D'eulx regarder trop fort me merveilloye,
Car en machant sembloient ennemiz ;
Faire autel l'un com l'autre ne veioie,
20 L'un machoit gros, l'autre comme souriz ;
Je n'oy oncques tant de joye ne ris
Que de veoir leurs morceaulx ensacher.
Or y gardez, je vous le jure et diz :
Oncques ne vis gens ainsi requignier.

Je m'émervellais beaucoup à les regarder,
car en mastiquant ils ressembloient à des diables ;
je n'en voyais pas deux faire la même chose,
l'un mastiquait de grandes bouchées, l'autre comme une souris ;
jamais je ne me réjouis ni ne ris autant
qu'à les voir engloutir leurs morceaux.
Prenez-y garde, je vous le jure avec force :
jamais je ne vis des gens grimacer ainsi.

L'ENVOY

25 Princes, qui est courrousez et pensis
Voist gens veoir qui sont a table mis:
Mieulx ne porra sa tristesse laisser ;
Des grimaces sera tous esbahis
Que chacun fait; j'en fu la bien servis:
30 Oncques ne vis gens ainsi requignier.

Prince, qui êtes irrité et pensif,
allez voir les gens qui sont à votre table :
vous ne pourrez mieux vous débarrasser de votre tristesse ;
vous serez tout ébahi des grimaces
que chacun fait ; j'en fus pour ma part bien servi :
jamais je ne vis des gens grimacer ainsi.

Poètes et romanciers du Moyen Âge, éd. A. Pauphilet, Paris, Gallimard, 1952, p. 979.

b- VILLON : SUR LA MORT

Je congnois que povres et riches
Sages et folz, prestres et lays,
Nobles, villains, larges et chiches
308 Petis et grans, et beaulx et lays,
Dames a rebracez colletz,
De quelconque condicion,
Portans atours et bourrelletz,
312 Mort saisit sans exepcion.

Je sais que pauvres et riches,
sages et fous, prêtres et laïcs,
nobles, rustres, généreux et avarés,
petits et grands, beaux et laids,
darnes portant des cols à larges revers,
coiffées de hennins rehaussés par des coussinets,
quelle que soit leur condition sociale,
tous, sans exception, la mort les entraîne.

Et meure ou Paris ou Elayne,
Quicunques meurt, meurt a douleur.
Cellui qui pert vent et alaine,
316 Son fiel se criesve sur son cueur
Puis sent Dieu scet quelle sueur...
Et qui de ses maux si l'alege ?
Car enfant n'a, frere ne seur,
320 Qui lors voulsist estre son pleige.

Et que meure Pâris ou Hélène,
chacun meurt dans les affres de l'agonie.
Celui dont le souffle et l'haleine faiblissent,
un flot de bile se répand sur son cœur,
puis il sent Dieu sait quelle sueur...
Et qui le soulage alors de ses maux ?
Il n'a ni enfant, ni frère, ni sœur,
qui en ce moment voudrait être son garant.

La mort le fait fremir, pallir,
Le nez courber, les vaines tendre.
Le corps enffler, lascher. rnoslir,
324 Jointes, oz, nerfz croistre et estendre.
Corps femenin, qui tant est tendre,
Poly, souef. si precieulx,
Te fauldra il ces rmaulx actendre?
328 Oy, ou tout vif aller es cieulx.

La mort le fait trembler, pâlir,
elle accuse la courbe du nez, gonfle les veines,
fait enfler le corps, le rend flasque et mou,
étire et distend articulations, os et tendons.
Corps féminin, toi qui es si tendre,
si lisse, si doux, si précieux,
te faudra-t-il connaître ces maux ?
Oui, à moins de monter vivant aux cieux.

Le Testament, éd. cit, strophes XXXIX-XLI.

